

Les CAP aujourd'hui

Le CAPA à Paris et son antenne à Bagnolet

Adrien Klajnman

Temps de voir

Le temps de voir. Tel était le moment, dans la logique de la cure, qui m'était apparu tout particulièrement en fonction dans les consultations, au début de ma pratique au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes).

Voir, parce que le face-à-face constitue, en l'incarnant par la présence du corps, un mode de prise en compte de la parole, de ce qui s'y demande et, dans certains cas, peut s'y déchiffrer. La parole est considérée et, en tant que telle, compte. Le compte lui revient. Cela avait inspiré le titre et l'esprit du texte du *Mensuel* où je livrais mes réflexions en 2014 : la gratuité des séances ne rend pas gratuit le signifiant ¹. Il fait l'objet d'une considération, qui opère une coupure dans la sidération. Avec une forme paradoxale d'enveloppement ou d'atténuation du regard, bien souvent par un fort transfert au cadre collectif, lorsque dans la plainte est attendue une mise à l'abri d'un regard trop envahissant. Avec un double court-circuit. Du comptage, qui peut occuper la pensée de certains. Mais aussi des patients qui comptent pour l'autre (pour le parent lorsque les patients sont bien jeunes) en le faisant payer.

Donc une autre lecture aujourd'hui du « sans divan », qui convoque peut-être plus directement dans ma pratique le vécu ancien des premiers temps de l'analyse : le face-à-face permet une articulation du regard et de la parole, par l'ouverture d'un trajet pulsionnel où l'objet regard s'échappe par le tour de la parole, où le regard dévorant est entamé, laissant la place à l'aperçu.

Il me semble aujourd'hui que l'aperçu, par la mise au premier plan du voir, interroge le savoir. En particulier parce que, avec l'adolescence, le maître, le savoir parental, l'Autre qui sait, le sujet supposé savoir, l'analyste qui sait, et autres variantes, sont des figures sur la sellette. Contestées, elles consistent, mais voilées, dans une atmosphère de scepticisme, d'agressivité, de négativisme parfois sur la possibilité même d'un savoir. Personnel,

officiel ou inconscient, peu importe le savoir ? Dégagisme du savoir inconscient, bien dans l'air du temps, ou interrogation secrète de ce savoir ?

Me frappe aujourd'hui la récurrence d'une alternative entre deux « je ne sais pas ». Celui qui est parfois répété au début de chaque séance par de très jeunes patients, et signe la perplexité, de structure dans la psychose, devant le trou énigmatique de la signification. Et un autre « je ne sais pas », gros d'une attente que n'aspire pas le vide, palpable dans certains silences.

La recherche d'un lien pour supporter l'horreur du trou est fréquente. L'offre de parler, parfois pour la première fois, peut susciter cette horreur. Bien souvent, l'énonciation et le suivi du texte qui recouvre l'impossible ont un effet d'allègement.

Mais certains « je ne sais pas », tout en posant la question à l'analyste sur ce qu'il sait, constituent une demande d'interrogation : « Interroge-moi, car j'ai quelque chose à dire, même si je ne sais pas quoi et si, toi, par définition, tu sais quelque chose, sans qu'on sache trop quoi. » Se joue peut-être là l'approche du savoir inconscient, une tentative pour faire coïncider l'analyste avec un sujet supposé au savoir : « À toi de commencer, d'ouvrir, de jouer les blancs sur l'échiquier de la partie, de trouver le chemin de l'aveu de la vérité. Questionne, fais-toi voir, montre ton jeu. » Comment faire passer la question du côté analysant ? Comment faire entendre que, quelque part, l'inconscient est entrouvert, se montre ? Et pas seulement dans les actes !

Parfois glissante, parfois dévaluée, déjà usée par sa circulation dans le bla-bla, la parole peine à apparaître dans son procès et son enjeu dialectiques. Qu'elle soit donnée, et qu'il faille la prendre, peut ouvrir une brèche et faire passer de l'acte à la parole, qui soit un acte. L'engagement dans cette brèche donne en retour à l'analyste des éléments de structure.

Bien souvent, le fait de parler soulage. On le sait. Cela opère, mais en tant que le sujet est pris ou repris dans un lien, plus que représenté et divisé par l'effet de ses signifiants. Le léger « je ne sais quoi » du désir de certains « je ne sais pas » n'est plus de mise ici. La pesanteur et l'engluement de ces autres « je ne sais pas » débordent, annoncent parfois un flot à venir, en attente d'une limite. Ces autres « je ne sais pas » impliquent un certain devoir, dans le temps de voir : que l'analyste parle, remette dans un circuit, dans un discours. Et suive ce qui se montre à ciel ouvert.

Mots-clés : voir, savoir, acte, structure.

1. ↑ A. Klajnman, « Le signifiant qui y est sans y être (et qui ne l'est pas) : gratuit », *Mensuel*, n° 84, Paris, EPFCL, janvier 2014.